

LA FAUNE EN REGION PREDESERTIQUE
DANS LE NORD DE L'AFRIQUE.
FACTEURS DE DEGRADATION,
MOYENS DE SAUVEGARDE

par H. HEIM DE BALSAC
(*Faculté des Sciences de Lille, France*)

Les tiers septentrional de l'Afrique nous offre le plus bel exemple d'une gamme complète de zones où se succèdent des milieux qui, à partir de la savane soudanaise, se dégradent de plus en plus, jusqu'à former des déserts à peu près absolus, c'est-à-dire des milieux simplement minéraux, abiotiques. A l'exclusion de ces derniers, qui forment d'ailleurs une minorité, il existe (ou il existait) dans les régions prédésertiques africaines une faune et une flore plus riches qu'on ne le penserait à priori. Pour nous en tenir aux Vertébrés, on rencontre sensiblement le même nombre d'espèces de Mammifères et d'Oiseaux dans les territoires qui s'étendent au pied des reliefs berbères, que dans les steppes et les plaines de l'Europe moyenne. Quant à la faune reptilienne elle est plus variée. Mais il va sans dire qu'en région prédésertique la densité des espèces est plus faible et les localisations étroites plus fréquentes; ce qui est la conséquence des conditions de vie plus sévères. La majorité des animaux se trouve à la limite de leurs possibilités d'existence.

Nous ne discuterons pas ici de l'aggravation possible des facteurs aridité et salure, en fonction d'un rythme naturel inexorable. C'est là une question débattue mais non résolue. En revanche, il est loisible d'observer l'aggravation des conditions d'existence pour la grande faune du fait de l'action directe ou indirecte de l'homme.

L'action destructive de l'homme sur la végétation aboutit à une déshydratation et à une désertification artificielle du milieu qui s'ajoute à celles dues à une diminution possible des précipitations.

Bien entendu, nous ne considérerons que l'aggravation

des conditions de vie dans le désert actuel, c'est-à-dire celui qui s'est constitué depuis le dernier pluvial, depuis le Néolithique semble-t-il.

A la dernière période « humide », le Sahara fut envahi par une flore et une faune venues du Soudan en même temps que les éléments berbères descendaient du Nord. Une population humaine importante le colonisa également à cette époque. Puis s'installèrent les conditions désertiques que nous voyons subsister encore aujourd'hui. Les hommes quittèrent alors les régions devenues impropres aux cultures et seuls restèrent en présence les éléments animaux et végétaux. Une série d'entre eux s'adapta physiologiquement au désert, ou plutôt s'y trouva préadapté et s'y maintint dans un équilibre instable. C'est cet équilibre déjà instable que l'arrivée des Européens, depuis un siècle et demi, est en train de détruire, tout au moins en ce qui concerne la grande faune. Pour s'en convaincre il n'est que de lire les ouvrages des anciens auteurs tels que LOCHE et TRISTRAM qui, les premiers, prospectèrent les hauts plateaux Algérois voici un siècle, et poussèrent jusqu'aux régions du M'zab et d'Ouargla. Il existe une telle différence entre ce qu'ils décrivent et ce que nous voyons aujourd'hui, que nous serions tentés de mettre en doute leurs assertions; et pourtant il ne se trompaient pas en nous parlant d'Autruches et même d'antilope Addax à Tilremt, à 100 kilomètres de Laghouat. Ces temps bien proches sont cependant trop anciens pour qu'aucun biologiste actuel ait pu assister au processus d'élimination. Aussi nous semble-t-il préférable de prendre pour exemple les faits qui se sont déroulés sous nos yeux dans les zones comprises entre le Maroc et le Sénégal depuis la toute récente pacification européenne dans ces régions. Notre exposé s'appuie sur nos prospections personnelles effectuées les premières en 1942, et les secondes en 1947.

C'est en 1936 seulement que l'extrême sud marocain (région du Bani et du Dra), le Oum Tadjakant (Tindouf), le Zemmour (Bir-Oum-Grein), l'Iguidi-Hank (Chegga), le Tiris (Idjil), et par voie de conséquence les territoires espagnols du Rio de Oro, furent ouverts à la pénétration européenne. Ce Sahara occidental, à caractère désertique atténué, du fait d'influences atlantiques, jouissait de conditions plus favorables à la conservation de la faune et de la flore que partout ailleurs. C'est qu'en dehors des avantages strictement climatiques il restait relativement peu peuplé. Certes des nomades le parcouraient. Mais la crainte des tribus les unes vis-à-vis des autres, les vols et les expéditions de pillage (rezzous), en bref l'insécurité de

toute la région réduisaient au minimum le peuplement humain et interdisaient la poursuite proprement dite des animaux.

La pacification européenne a rendu à ses régions une sécurité absolue avec son cortège de servitudes. Des ruines de Tindouf, où vivaient deux habitants, nous avons refait une oasis peuplée et un dépôt de la Légion Etrangère. Aux points d'eaux d'Aïn-Ben-Tilli, de Bir-Oum-Grein, de Chegga, d'Idjil, se sont installés des postes administratifs occupés de façon permanente auxquels furent adjoints des stations météorologiques, des terrains d'aviation, des stations de transmissions, etc. Une piste « impériale » relie le Sud Marocain à Tindouf, Ben-Tilli, Bir, Idjil et Atar. En zone espagnole, la même transformation s'est opérée, avec quelques années de retard. Aujourd'hui les tribus maures, assagies par la force des choses, ne s'occupent plus que d'activités pastorales et d'échanges commerciaux. Le cheptel que l'on maintenait volontairement réduit, pour ne pas éveiller les convoitises, se multiplie de façon inconsidérée. Le Zemmour et le Rio de Oro sont devenus le grand réservoir camelin de tout le Sahara situé à l'Ouest de la Libye, et peut être du Sahara tout entier. Le chameau est maintenant l'animal de boucherie de base, comme le bœuf en Europe. Les grands regs du Zemmour qui paraissaient vides autrefois, retentissent jour et nuit du gémissement sourd des animaux.

A ce facteur il convient d'ajouter l'accroissement d'un cheptel caprin important qui s'accommode des conditions de vie de ce désert atténué. Ce cheptel considérable exige la présence de gardiens, qui surveillent de loin les ébats des animaux entravés, s'occupent de la traite et des mises bas.

Il n'est que de circuler dans ces régions par une année de pluviosité normale pour s'apercevoir qu'il existe des campements de nomades un peu partout et que la solitude n'est qu'apparente. Bien entendu ces nomades qui oscillent entre les zones française et espagnole, sont pourvus d'armes de guerre de contrebande de provenances diverses, et ils les utilisent sans aucune limitation ou surveillance possibles, vis-à-vis de toute la grande faune.

* Dans un rayon assez vaste autour des postes permanents, et le long de la piste impériale, un autre danger s'ajoute au précédent : les Européens motorisés. Les camionneurs qui assurent chaque mois le service du ravitaillement Agadès-Fort Trinquet, les unités de la Légion Etrangère qui effectuent les réfections de la piste impériale sont les pires ennemis de la grande faune. Aucun

animal de quelque corpulence, de l'outarde à l'autruche, ne trouve grâce devant leurs fusils de chasse ou de guerre. Quant au personnel civil ou militaire des postes, il obéit à deux impératifs : besoin de distraction et besoin de viande fraîche, également compréhensibles en ces lieux perdus. La chasse est donc organisée à l'aide de véhicules motorisés. En certains postes, à Fort Trinquet notamment lors de notre séjour prolongé de 1947, la chasse était dirigée de façon rationnelle et modérée — ce dont il faut féliciter le commandement militaire. Une fois par semaine, la corvée de bois et de viande se répandait sur les « regs » et ramenait en une après-midi une demi-douzaine de gazelles Dorcade mâles, les femelles étant systématiquement épargnées. De temps à autre toutefois tombaient sous les coups une gazelle « Mohor » ou une autruche. Hélas, il est des postes où ces règles d'exploitation modérée de la nature ne sont même pas observées !

D'autres dangers de brûlante actualité vont encore s'ajouter aux précédents : les compagnies méharistes, dont le rôle était de surveiller les espaces « vides » et d'entretenir les relations avec les tribus nomades, tout en faisant pacager les chameaux, sont en cours de transformation en compagnies motorisées. Tout naturellement les engins automobiles, au cours de leurs tournées de surveillance, se transforment en armes cynégétiques perfectionnées. Enfin il n'est pas jusqu'à l'industrie qui ne s'empare de ces régions hier encore telles que les avaient faites les seules forces naturelles.

La découverte de bassins charbonniers importants et surtout la mise en exploitation des gisements de fer de la Kédia d'Idjil vont amener une perturbation considérable dans le Sahara occidental et le Rio de Oro.

A des centaines de kilomètres à la ronde autour de ces foyers industriels, et le long de la voie ferrée se dirigeant vers Villa-Cisneros ou Port-Etienne, l'homme s'en prendra à la grande faune. Ce sera la fin irrémédiable des Autruches, des Oryx, des Addax et des Mohor qui peuplent encore le Sahara Occidental.

A cet exposé des dangers qui assaillent directement la faune du dernier secteur saharien hier encore épargné, il y a lieu d'ajouter le préjudice porté à la flore par l'accroissement inconsidéré du cheptel.